PHOTO SZÉPMŰVÉSZETI MÚZEUM/MUSEUM OF FINE ARTS, BUDAPEST, 2025/SP

Thérapie Dans ses premières toiles, l'artiste exorcise ses traumatismes après son viol. *Yaël et Siséra* (1620), musée des Beaux-Arts (Budapest).

Artemisia Gentileschi, l'art en résilience

La rétrospective qui lui est dédiée met en lumière l'audace de cette peintre caravagesque qui sut séduire les cours européennes.

À la fin des années 1990, un film d'Agnès Merlet et une biographie d'Alexandra Lapierre ont fait connaître, à un large public, le destin d'Artemisia Gentileschi (1593-1653) et l'agression qui a bouleversé sa vie. En 1611, la jeune Romaine est violée par un peintre et ami de son père, Agostino Tassi. Un an plus tard, lors du procès, on la torture pour éprouver la véracité de ses accusations. Condamné à cinq ans d'exil, mais protégé par le pape, Tassi revient vite à Rome; sa victime, elle, sort détruite du scandale… Sans occulter ces épreuves, le musée Jacquemart-André se recentre sur son œuvre, trop souvent phagocytée par les drames de sa biographie, et il fait bien: la quarantaine de tableaux et dessins, qu'il présente selon un accrochage thématique, démontre le talent de l'artiste. Artemisia débute sa formation dans l'atelier paternel. Le peintre d'histoire Orazio Gentileschi est un disciple du Caravage; l'influence du maître du

clair-obscur imprégnera également le travail de sa fille. Pour mesurer la précocité du talent de l'adolescente, la salle 2 de l'exposition dévoile sa première œuvre signée, qui ne manque pas d'impressionner. Face à *Suzanne et les vieillards*, difficile d'imaginer qu'une adolescente de 17 ans ait pu exécuter une telle composition. «Il est possible qu'Orazio ait un peu travaillé le groupe des vieillards», commente Pierre Curie, co-commissaire, mais Artemisia a exécuté la toile et elle y exprime déjà l'une de ses singularités. Rare femme peintre de l'époque à représenter des nus féminins, elle les nimbe d'une audacieuse sensualité. D'abord très fusionnelle avec Orazio du point de vue stylistique, la demoiselle prend vite l'ascendant par son réalisme et son sens de la psychologie: sa *Vierge à l'Enfant*, figurée avec les traits d'une mère fatiguée, témoigne de sa différence.

Libre et indépendante

Après le procès – et un mariage arrangé lui garantissant un statut acceptable –, la voilà quittant Rome pour Florence. «Elle abandonne très vite son style gentileschien et devient de plus en plus caravagesque», commente Pierre Curie. Sa peinture d'histoire, à l'instar de celle d'Orazio, séduit les puissants. Au gré de ses installations dans différentes villes d'Europe, elle travaillera pour les Médicis à Florence, pour le vice-roi d'Espagne à Naples et, par son biais, pour la cour espagnole… Une salle démontre son habileté à représenter les héros de l'histoire sainte et de la mythologie, à l'image de cette *Madeleine pénitente* dont elle sublime l'expressivité. Sa *Vénus endormie* prouve, elle, qu'Artemisia n'hésite pas à doter ses sujets féminins d'une puissante charge érotique. Si la rétrospective s'ouvre sur plusieurs grands formats, elle éclaire également une dimension méconnue de son travail: sa production de portraits, très appréciée de ses contemporains. Quant à son *Autoportrait en joueuse de luth*, probablement commandé par Cosme II de Médicis ou offert à celui-ci, il permet de jauger de la célébrité de l'artiste, avant que sa mort à Naples, probablement de la peste, ne la condamne à l'oubli jusqu'à sa redécouverte au début du XXe siècle. L'exposition raconte ainsi l'itinéraire d'une figure qui vit son art de façon très moderne. À une époque où les femmes peintres se heurtent aux limites imposées à leur sexe, Artemisia gagne sa vie, elle subvient aux besoins des siens. Presque illettrée dans sa jeunesse, «elle s'est formée à la vie de cour, à la musique, écrit des poèmes.» Elle entretient une correspondance nourrie avec des personnalités, dont Galilée. À l'aune de son talent et de sa détermination, le titre de l'exposition peut légitimement la qualifier d'«héroïne» et la libérer de son patronyme: Artemisia existe bien par son seul prénom.

STÉPHANIE GATIGNOL

Artemisia, héroïne de l'art, musée Jacquemart-André, Paris (8e), jusqu'au 3 août. musee-jacquemart-andre.com

9H et 14H
FRANCK
FERRAND
RACONTE

RADIO CLASSIQUE

INFO - ÉCO - CULTURE - MUSIQUE

Écoutez Radio Classsique en direct ou replay sur **radioclassique.fr**, l'**application mobile** Radio Classique et en **DAB+**

Worth fait défiler son histoire

La capitale accueille sa première rétrospective d'envergure consacrée à cette maison, née sous le Second Empire – et dont le créateur, d'origine anglaise, est considéré comme le « père » de la haute couture.

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART,/RMN-GRAND PALAIS/SP

De fil en aiguille La maison révolutionne les styles et fait de Paris la capitale de la mode. Robe à transformation (vers 1872).

En 1867, c'est une entreprise parisienne qui livre la spectaculaire robe de Sissi pour son couronnement de reine de Hongrie. Faut-il s'étonner de cet honneur? Depuis son ouverture, moins d'une décennie auparavant, la maison Worth & Bobergh est parvenue à faire tourner les têtes couronnées et à séduire les puissantes du monde entier. Une page de l'histoire de la mode s'écrit au 7, rue de la Paix: quatre générations d'une même famille vont l'incarner…

Si l'entreprise Worth a fermé ses portes dans les années 1950, le Petit Palais s'attache surtout à retracer sa période la plus éclatante, du Second Empire jusqu'aux Années folles, et s'appuie, à cet effet, sur un contenu qui ne manque pas d'étoffe(s): 400 vêtements, accessoires, objets d'art et peintures racontent une saga made in France qui commence avec… un Anglais déterminé. Arrivé en France à 21 ans, Charles Frederick Worth (1825-1895) débute comme premier commis chez un prestigieux marchand de nouveautés. En 1858, il fonde, avec le Suédois Otto Gustav Bobergh, une société vouée à la confection de manteaux et robes pour dames. Son ascension sera fulgurante. La princesse de Metternich, réputée pour son allure, arbore ses toilettes, souffle à l'impératrice combien il a du talent; Eugénie succombe, la cour aussi… Le styliste devient l'arbitre des élégances, on l'écoute, il dicte le goût. Le sien le porte vers l'opulence, il foisonne de garnitures, de dentelles, broderies, de références à l'histoire. Aristocrates, figures de la puissante bourgeoisie américaine ou demi-mondaines admirées en raffolent. Dans l'exposition, les portraits signés Carolus-Duran ou Louise Breslau témoignent de leur désir de paraître «en Worth» et la garde-robe de la comtesse Greffulhe, dont Proust s'inspira pour composer sa duchesse de Guermantes, suffit à elle seule à raconter l'engouement.

L'émergence du couturier artiste

Tout en nous prenant à témoin de la folle créativité de Charles Frederick Worth – qui trouve encore à s'exprimer dans de nombreux bals costumés –, le parcours nous rappelle ses innovations. C'est lui qui forge le concept de collection, avec sa cohérence stylistique et sa saisonnalité. Lui qui instaure la pratique des défilés. Lui qui impose le couturier comme un artiste: son portrait, par Nadar en 1892, le fait apparaître en vieux maître, selon une image très calculée. Lorsque cette figure majeure de l'avènement de la haute couture meurt en 1895, ses fils, Jean-Philippe et Gaston, reprennent sa prospère affaire. À partir de 1920, ce sont ceux de Gaston, Jean-Charles et Jacques, qui assurent la relève. Tout en maintenant une tradition de somptuosité, la maison s'achemine peu à peu vers la modernité… Après avoir rembobiné toute cette histoire, dont Roger et Maurice, les fils de Jacques, écriront encore un chapitre à partir de 1941, chacun aura compris ce que Paris doit à cette dynastie qui a consolidé son socle de capitale de la mode, sans faire mentir la devise de son fondateur: «Obtenir et tenir». S. G.

Worth. Inventer la haute couture, Petit Palais, Paris (8e), du 7 mai au 7 septembre. www.petitpalais.paris.fr

Immersion pharaonique

« Nous sommes un peuple de nains visitant une nation de géants. » Ces mots, le peintre écossais David Roberts les couche dans son journal lorsqu'il découvre, en 1838, les vestiges de l'Égypte antique. Après avoir convoqué son souvenir en prologue, le centre d'art numérique des Bassins des Lumières nous fait sentir la richesse de cette civilisation courant sur trois millénaires. Exploitant les merveilles de l'art égyptien, monuments, peintures murales, sculptures ou bas-reliefs, le voyage en images nous immerge dans la cosmogonie puis au cœur de la vie quotidienne sur les bords du Nil. Séquence après séquence, des blocs colossaux s'empilent (ou chutent !) sous nos yeux pour raconter le défi de la construction des pyramides. Des statues de pharaons et de reines nous enveloppent de leur monumentalité. Le fleuve sacré se mue en coulée d'or, rappelant le caractère divin de ce métal qui servit à façonner des bracelets ou pectoraux. Nous voici entraînés au cœur des temples, parmi les sépultures de la Vallée des Rois et des Reines… L'épilogue s'écrit au présent, dans les fonds marins de la baie d'Aboukir, où l'archéologue Franck Goddio a découvert, en 2001, les vestiges de la cité de Thônis-Héracléion, mais l'éblouissement se prolonge encore à la faveur d'un programme court dédié aux orientalistes. Expérience sensorielle aussi ébouriffante qu'un vent de sable.

S. G.

VINCENT PINSON/SP

Voyage L'Égypte réelle et rêvée à travers des chefs-d'œuvre sur grand écran.

L'Égypte des pharaons. De Khéops à Ramsès II, Bassins des Lumières, Bordeaux (33), jusqu'au 4 janvier 2026. www.bassins-lumieres.com

Nice et *Historia* célèbrent les arts et les océans

De mai à octobre, la sixième biennale de Nice hisse ses voiles pour une odyssée artistique et maritime sur le thème général : « la mer autour de nous ». Un lien sera tissé entre l'art et la conférence des Nations unies sur l'océan (UNOC), coorganisée par la France et le Costa Rica, qui se tiendra du 9 au 13 juin dans la même ville. Une « université de l'océan » renforcera l'impact de cette conférence sur notre territoire et mobilisera la population autour des sujets liés à l'océan. Des conférences, des expositions et un parcours artistique sont organisés à cette occasion. Nombre des événements présentés sont complémentaires au hors-série *Historia* de cet été, intitulé « La mer, la plus grande aventure humaine », en kiosque le 28 mai, ainsi de l'exposition « Des préhistoriques à la plage » (au musée de préhistoire Terra Amata), sur les rapports, essentiels pour leur survie, des femmes et des hommes de la Préhistoire avec les mers. À signaler aussi, à la bibliothèque Romain-Gary, « Océan, mère des hommes », une exposition qui propose un parcours littéraire riche en œuvres rares afin de découvrir comment l'océan nourrit les cultures et les imaginaires à travers les âges. *Historia* organise, le 10 juin à 14 h 30, à L'Artistique (Centre d'Arts et de Culture & Espace Ferrero, 27, boulevard Dubouchage à Nice), une table ronde sur le thème : « La mer, la plus grande aventure humaine », animée par Victor Battaggion, rédacteur en chef adjoint, avec la participation de Vincent Campredon, membre de l'Académie de marine. **DENIS LEFEBVRE**

DR

Pour découvrir le programme de cette biennale :
https://anneedelamer.nice.fr/biennale-des-arts-et-de-locean/